

Mathieu BERTRAND

LE MANUSCRIT
DES DAMNÉS

M+ ÉDITIONS

6 rue Masséna

69006 Lyon

mpluseditions.fr

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© M+ éditions

Composition Marc DUTEIL

ISBN : 978-2-38211-253-3

Avertissement

La présente enquête a lieu au cours d'une période située entre 2013 et 2014. Aussi, certains chapitres se déroulent à la Cathédrale Notre-Dame de Paris avant l'incendie qui a partiellement détruit cet édifice en 2019.

I

Le taxi venait de le déposer devant la crypte archéologique du parvis. Dès qu'il sortit du véhicule, ses yeux se posèrent avec une satisfaction presque réconfortante sur les arches gothiques de ce qui, à ses yeux, était la plus belle cathédrale au monde. Le soleil de ce début d'été qui filtrait à travers ses Ray-Ban noires inondait les façades de l'édifice dont les tours veillaient sur la Seine depuis huit cents ans. Sur la droite, la statue de Charlemagne couverte de vert-de-gris paraissait être un jouet pour enfant, tant sa petitesse contrastait avec la grandeur de Notre-Dame de Paris. L'empereur, assis sur sa monture, était encadré de deux de ses chevaliers, qui menaçaient de leurs armes, quiconque voudrait s'approcher de l'illustre souverain. Des arbres feuillus, des haies taillées avec une précision d'horloger et des lampadaires ridiculement petits pour un endroit si majestueux décoraient les deux côtés du parvis. À chaque fois qu'il venait à Paris et que son emploi du temps le lui permettait, Paul Kaminsky allait s'imprégner de la quiétude de l'un des édifices les plus populaires de la chrétienté. Sur la gauche, un groupe d'étudiants, bloc-notes à la main, écoutait d'une oreille attentive les propos d'un enseignant en histoire, ou peut-être en architecture. Paul sourit en se rappelant que, vingt ans auparavant, lui aussi se tenait là, concentré sur les cours de son professeur d'histoire des civilisations de la célèbre École du Louvre.

Il remonta le col de sa veste et consulta sa montre ; 10 h 50. Il n'avait pas le temps d'y pénétrer. Celui avec qui il avait rendez-vous n'était pas du genre patient. Et d'ailleurs, que lui voulait-il ? Kaminsky s'interrogeait depuis le décollage de son avion, quelques heures plus tôt. Que faisait-il là ? Pour quelle raison un agent du Saint-Siège avait-il été dépêché en urgence à Paris ? Chaque mission était tellement différente ! Qu'attendaient de lui ceux qui avaient requis l'assistance du service des enquêtes spéciales du Vatican auprès du Saint-Père en personne ?

Toutes ces questions se bouscuaient dans sa tête alors qu'il fendait la place Jean-Paul II en marchant sur l'une des lignes de pavés blancs qui menaient directement à l'entrée de la cathédrale où un agent de sécurité, brassard fluorescent bien visible, détecteur de métaux à la main et émetteur-récepteur posé sur une table, supervisait le flot incessant de visiteurs. Une file de touristes d'une bonne dizaine de mètres patientait en observant le gardien qui effectuait son travail avec calme et application.

Juste avant d'atteindre le poste de contrôle, Paul bifurqua sur la gauche, longea la façade, puis s'engagea dans la rue du Cloître-Notre-Dame. Il la traversa pour remonter l'artère. Après moins de deux minutes de marche, il se retrouva face aux grilles noires de l'archevêché de Paris. Sur un côté de l'entrée, il aperçut un interphone. À peine le carillon avait-il fini de résonner qu'une voix masculine se manifestait :

– Bonjour, vous désirez ?

– Paul Kaminsky. J'ai rendez-vous avec Monseigneur Ferron.

– Il vous attend, mon père, répondit le réceptionniste alors qu'une sonnerie stridente indiquait au prêtre qu'il devait pousser la grille de fer forgé.

Après avoir passé une seconde porte, il pénétra dans le hall. Un carrelage crème couvrait le sol et sur sa droite, un écran placé contre le mur avait pour fonction d'informer les visiteurs de l'organisation administrative du lieu. Au fond de la pièce étincelaient des vitraux

bleus qui donnaient à l'endroit une vague ambiance « cathédrale de Chartres » en plus lumineuse.

Alors qu'il patientait, Paul se remémora les jours précédents. Il avait effectué une improbable mission qui l'avait mené des chapelles du Vatican aux châteaux du sud-ouest de la France. Une chasse aux pierres sataniques qui s'était finalement terminée cinquante mètres sous la mosquée al-Aqsa de Jérusalem. En compagnie d'Elaheh, une jeune Iranienne, ultime descendante de la secte des *Assassijynes*, et du père de cette dernière, guide spirituel de cette faction criminelle, il y avait caché une couronne et avait prié pour que plus jamais personne ne découvre ces émeraudes maléfiques. Kaminsky soupira. Pourvu que ce rendez-vous urgent à Paris ne soit pas lié à toute cette affaire !

La voix du prêtre chargé de l'accueil des visiteurs résonna dans son dos.

– Mon père, Monseigneur Ferron va vous recevoir. Suivez-moi ! dit-il en montrant d'un bras tendu un escalier jouxtant son bureau.

– Merci, répondit Paul en lui emboîtant le pas.

Les deux hommes gravirent plusieurs dizaines de marches et accédèrent au premier étage. Ils traversèrent des couloirs au sol couvert d'une épaisse moquette qui absorbait chaque bruit. Quand ils arrivèrent devant une porte qui ne comportait pas la moindre indication, le guide de Kaminsky frappa doucement, comme s'il craignait de déranger l'occupant des lieux.

Une voix répondit : « Entrez ! »

– Je vous laisse, dit le jeune homme à Paul, avant de lui tourner le dos pour revenir sur ses pas.

Demeuré seul, celui-ci poussa la porte et, tout en pénétrant dans une pièce plongée dans la pénombre, inspira pour tenter de chasser le stress qui l'habitait et se manifestait en lui chaque fois qu'il devait participer à une réunion ou à une rencontre importante. Des murs en pierres de taille décorés d'arabesques, des statues dans les coins et un lustre doré garni d'éclats de gemmes semi-précieuses donnaient à l'endroit un air d'époque Renaissance.

L'ensemble tranchait avec un ameublement et un équipement résolument modernes. Une douzaine de fauteuils de cuir à roulettes encadraient une table de verre sur laquelle étaient disposés une bouteille d'eau minérale et un ordinateur portable devant chaque siège. Un téléviseur grand format, une caméra posée juste au-dessus et un micro fixé sur un trépied indiquaient que la salle devait régulièrement servir à des visioconférences.

Trois personnes étaient assises l'une à côté de l'autre. L'une d'elles invita Kaminsky à s'installer :

– Bonjour, mon père. Entrez et prenez place.

– Merci, réagit celui-ci d'une voix réservée.

Il s'approcha et tira un fauteuil. S'il n'était pas timide, l'endroit l'impressionnait. Ou plutôt l'ambiance qui y régnait. Après quelques secondes, les yeux du visiteur s'étaient accoutumés à l'absence de lumière. Il put enfin dévisager les trois personnes devant lui, disposées tel un tribunal s'apprêtant à rendre un jugement. Son interlocuteur attendit un instant qu'il soit installé pour s'adresser à lui.

Paul ne le connaissait pas, mais il devina sans peine que l'homme assis au centre était le cardinal Ferron, archevêque de Paris. Sa tenue noire de type *clergyman* et le crucifix d'argent qu'il portait autour du cou de façon ostentatoire le désignaient comme tel. Malgré un visage aux traits doux, l'air grave qu'il arborait convainquit Kaminsky qu'il n'avait pas été convié à une simple visite de courtoisie.

À sa droite, un homme d'une soixantaine d'années, cheveux noirs gominés, lunettes à monture dorée et costume sur mesure, ressemblait au fruit de l'improbable union entre un haut fonctionnaire et un mafieux.

À gauche de l'archevêque, une femme, cheveux blonds coupés très court et visage carré assorti de grands yeux bleus, le fixait avec impolitesse. Malgré sa quarantaine d'années allègrement dépassée, elle devait faire partie de ces femmes élancées sur lesquelles les hommes se retournaient dans la rue sans la moindre pudeur.

Vêtue d'un tailleur gris anthracite, elle ressemblait à une avocate d'affaires ou à une présidente de société.

Monseigneur Ferron observa le prêtre un instant, comme s'il analysait ses capacités à accomplir la mission qu'il allait lui confier. Il réfléchit quelques secondes, cherchant visiblement les mots appropriés pour entamer la conversation.

– Soyez le bienvenu à Paris, père Kaminsky, débuta-t-il.

– Bonjour, monseigneur. Merci. Monsieur, madame... ajouta le prêtre en inclinant la tête vers les deux accompagnants de l'archevêque.

Ils ne répondirent pas, continuant à dévisager leur visiteur d'un œil inquisiteur. Paul se sentit mal à l'aise et se demanda les raisons d'un accueil aussi glacial de la part de personnes qu'il ne connaissait pas.

– Merci d'être venu, poursuivit le cardinal Ferron. Je sais que vous sortez d'une mission particulièrement épineuse pour le service des enquêtes spéciales du Vatican. La couronne est désormais en sécurité¹, j'espère ?

– Co... comment ? bafouilla le prêtre, surpris.

– Ne vous inquiétez pas, sourit le prélat, visiblement ravi de la réaction hésitante de Paul. Je vous en parle pour vous montrer – ou démontrer – que nos deux invités sont au courant de nombreux éléments et ont, bien qu'ils ne soient pas des ecclésiastiques, ma confiance totale. Et la vôtre... ajouta-t-il d'un ton qui ressemblait plus à un ordre qu'à une invitation.

– C'est noté, répondit Paul d'un air contraint.

– Sachez que nous sommes désolés de ne pas vous avoir laissé rentrer en Italie vous reposer, mais quand le Saint-Père a appris ce à quoi nous faisons face, il a aussitôt donné son accord pour que ce soit vous qui conduisiez, disons... cette affaire préoccupante.

Paul revit la scène de l'aéroport de Jérusalem. Au moment où il s'apprêtait à embarquer sur le vol à destination de Rome, un

1. Voir *Les Émeraudes de Satan*. (M+ éditions)

appel téléphonique du Saint-Siège lui avait demandé d'annuler son voyage de retour et de prendre le premier avion pour la France. Sans aucune précision. Il devait se rendre à l'archevêché de Paris et obéir aux consignes du cardinal Ferron. Rien de plus. Depuis, il s'interrogeait sur les raisons de ce déplacement indispensable et urgent dans la capitale française. Pour quel motif avait-il dû venir ici, alors qu'il était épuisé par une mission qui s'était avérée particulièrement dangereuse et éprouvante ? Visiblement, il n'allait pas tarder à le savoir.

– Je suis à votre disposition, monseigneur, acquiesça poliment le prêtre.

Face à Paul, les trois personnes se consultèrent du regard. Il était désormais temps de lui expliquer ce qu'ils attendaient de lui. Tout en fixant sa voisine de gauche, le cardinal reprit la parole :

– Père Kaminsky, je vous présente Léna Larsson, professeure au Centre d'études médiévales de Stockholm. Elle est actuellement en France sur l'invitation de l'archevêché de Paris. Ses domaines d'intervention vont de l'histoire des religions à la mythologie scandinave.

– Enchanté.

Elle ne répondit pas. Puis se tournant vers sa droite, l'archevêque continua :

– Enfin, mon voisin de gauche David Jameson, docteur en égyptologie et enseignant à l'université d'Oxford.

Les deux hommes se saluèrent en silence. Après un blanc de quelques secondes durant lequel le cardinal sembla réfléchir à la meilleure façon d'aborder le sujet qui le préoccupait, il débuta par une question :

– Mon père, que savez-vous des pyramides ?

– Des pyramides ? répéta Kaminsky, surpris. Clairement, presque rien ! Elles ont été construites il y a plusieurs milliers d'années et ont nécessité des ressources énormes pour être édifiées. Voilà tout ce que j'en sais...

– Comme la plupart des gens, et c’est normal. Je vais donc vous inviter à écouter attentivement les propos de nos deux visiteurs.

Puis, se tournant vers David Jameson, il termina par un simple : « C’est à vous, docteur. »

Ce dernier dévisagea un instant le prêtre avant d’entamer son exposé.

– Pour commencer, je voudrais que vous ne perdiez pas de vue qu’au moment où aurait été construite la pyramide de Gizeh, l’homme, sur une grande partie de la planète, se promenait presque nu et n’avait que des outils rudimentaires. La plupart de ces peuples ne connaissaient même pas encore la roue.

– C’est noté, répondit simplement Kaminsky.

– Alors si vous le permettez, plongeons-nous un instant dans la seule merveille du monde antique toujours debout : la grande pyramide. Cet édifice, continua Jameson, aurait été bâti pour devenir la sépulture du pharaon Khéops. Même si les dates évoquées tournent aux alentours de l’an 2500 avant Jésus-Christ, il faut savoir qu’il n’existe à ce jour que bien peu d’informations sur la période durant laquelle ce roi aurait régné. Par ailleurs, nous ne possédons aucun document expliquant la façon de travailler des Égyptiens, les plans des pyramides ou mentionnant clairement les techniques de construction.

– J’ai déjà entendu parler de tout ça, commenta Paul, tout en se demandant ce qu’il faisait là, à écouter cet homme lui débiter un cours qui n’avait aucun intérêt pour lui.

– Ce que vous ne savez peut-être pas, en revanche, c’est que tous les égyptologues sont d’accord pour reconnaître que cette grande pyramide aurait été édifiée en vingt ans. Ce qui veut dire que les bâtisseurs de cette époque auraient réussi à extraire deux millions de blocs de pierre, pesant pour la plupart entre douze et soixante-dix tonnes, dans des carrières situées à neuf cents kilomètres du site. Ils les auraient ensuite déplacés, taillés, hissés et ajustés au millimètre près. Si l’on fait le calcul, à raison de douze heures de travail par jour et ce, sept jours sur sept, ces hommes